

PRIX DES ANNONCES :
Annonces, la ligne, fr. 0.50; — Ann. financ. (avis d'ass. de soc.), la ligne, fr. 1.00; — Nécrologie, la ligne, fr. 1.00; — Faits divers (fin), la ligne, fr. 1.25; — Faits divers (corp), la ligne, fr. 1.50; — Chron. locale, la ligne, fr. 2.00; — Réparations judiciaires, la ligne, fr. 2.00.

Administration et Rédaction :
37-39, rue Fossés-Fleuris, Namur

Bureau de 11 à 1 h. et de 3 à 5 h.

Les articles n'engagent que leurs auteurs. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'Echo de Sambre & Meuse

PRIX DES ABONNEMENTS :
1 mois, fr. 2.50 — 3 mois, fr. 7.50

Les demandes d'abonnement sont reçues exclusivement par les bureaux et les facteurs des postes.

Les réclamations concernant les abonnements doivent être adressées exclusivement aux bureaux de poste.

J.-B. COLLARD, Directeur-Propriétaire

La « Tribune Libre » est largement ouverte à tous.

UN ECRIVAIN WALLON

Un Ecrivain Wallon

J'aurai eu la joie de voir paraître pendant la guerre deux livres admirables dont les auteurs sont des Wallons.

Du premier, « La Question Wallonne », de notre collaborateur M. Frans Foulon, bourré de documents, harmonieusement construit, écrit en un style clair et nerveux, j'ai parlé ici-même, il y a quelques mois. Le Comité de Défense de la Wallonie a eu l'heureuse idée de s'en réserver une centaine d'exemplaires pour les distribuer et d'en faire rééditer, en brochures de propagande, les plus intéressants passages. De son côté, le Ministère des Sciences et Arts, désireux d'encourager efficacement les auteurs wallons et de fournir de bonne littérature aux bibliothèques populaires, a souscrit un certain nombre de volumes de *La Question Wallonne*, auquel le public intellectuel a fait, me dit-on, le plus chaleureux accueil.

Voici qu'aujourd'hui Jean Tousseul met en vente son second livre : *La Mort de Petite Blanche*. J'ai dit à différentes reprises dans ces colonnes tout le bien que je pensais de cette œuvre qui classe son auteur parmi nos meilleurs ouvriers de la plume.

Déjà, son premier ouvrage « Pour mes Amis », recueil de contes et de poésies, l'avait signalé à l'attention des lettrés.

« Vous avez, lui écrivait Edmond Picard, un don vraiment séduisant et une compréhension pénétrante de la nature. Vous me paraissez un remarquable écrivain, un artiste de l'âme et de la plume. Je l'écris ainsi en toute sincérité et non en compliment vulgaire. »

Hubert Krains : « Rien n'est banal dans ce petit livre, mais j'en aime surtout les premières pages... Je les aime pour leur forte intensité, pour leur parfum un peu amer, pour leur style qui est de la meilleure trempe et qui trahit une réelle personnalité d'écrivain. On ne rencontre pas souvent ce style chez nous. »

Iwan Gilkin, Albert Giraud, ne furent pas moins élogieux, mais je ne possède malheureusement pas la copie de leurs lettres.

Au reste, les extraits ci-dessus suffisent à donner à mes lecteurs une idée de la valeur de « Pour mes Amis », dont l'édition est malheureusement épuisée.

Dans sa modestie, l'auteur n'en avait tiré qu'un nombre limité d'exemplaires, destinés à son entourage immédiat.

Cet ouvrier carrier, qui s'ignorait lui-même, était presque honteux de son audace. Il fallut l'intervention généreuse des amis pour lui donner confiance en son vigoureux talent.

Georges Eckhoud, qui, dès le début, multiplia à Jean Tousseul, qu'il aime à appeler son fils, les encouragements et qui, comme il le dit lui-même, fit part de son enchantement à ses amis de lettres et partagea l'auréole intellectuelle qu'il devait à Jean Tousseul avec ses publics de conférences, a écrit pour *La Mort de Petite Blanche* une admirable préface qui rend, tant elle est lucide et enthousiaste, la tâche du critique difficile et d'ailleurs superfétatoire.

Allez donc analyser ce livre après le maître!

J'ai reproduit, dans un de mes derniers *De-ci De-là*, un passage de ces pages ferventes. En voici un autre :

« Ce sont de simples et touchantes histoires, en grande partie vécues par l'auteur,

d'un charme d'autant plus caressant ou d'une émotion d'autant plus communicative que l'expression en est plus contenue et plus châtiée. Les gens, les intérieurs, les paysages nous sont rendus en quelques traits, d'un relief étonnamment prenant et suggestif. Que de décors, de physionomies et de gestes inoubliables ! Que de délicieux sites mosans décrits avec les yeux du cœur, avec une passion pour ainsi dire nostalgique ! »

Je voudrais maintenant pouvoir citer ici quelques-uns des plus beaux passages du livre même, tels la description des carrières; celui où l'auteur fait le procès des cabarets et du génie; le récit émouvant des amours de Pierre Muraille, le « frésé », et de Marie, la sublime fille déchue, amours troublées par un charivari au cours duquel : « un ramassis de coquins soufflait sa crasse dans des verres de lampes en l'honneur de deux misérables : une prostituée et un monstre »; le désespoir de Pierre Muraille à la mort de sa femme et de Petite Blanche, fruit de leurs amours de bêtes traquées : « Elle mourut en soupirant comme une femme. On mit dans une boîte de bois blanc son corps de petite vieille. Il y eut vingt personnes à son enterrement, dont Muraille qui aurait tué dix hommes sans remords, — malgré l'envoi bleu des bannières de la Sainte-Enfance »; le début du « Renouveau »; l'hymne aux « passantes » dans « Le Saint-Nicolas de Petite Marthe », un après-pamphlet contre la prostitution de la Presse bourgeoise; la description de la forêt en février dans la « Débâcle »; l'admirable conte « La Mort de Jean Leblanc »; mais la place me fait outrageusement défaut.

Au surplus, mieux vaut que vous jugiez par vous-même. Ce livre, bien que contenant près de deux cents pages de texte serré, grand format, ne coûte que trois francs cinquante.

Le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur est de s'être parfois laissé un peu influencer par des réminiscences du *Jean-Christophe* de Romain Rolland (voir *Le Martin*), mais c'est là un léger défaut qui est largement compensé par la puissante originalité des autres pages du volume.

On pourrait classer Jean Tousseul parmi ces écrivains au cœur fraternel qui œuvrent pour le peuple et qui participent de leur mieux à améliorer son sort intellectuel et matériel. Je me suis souvent, à la lecture de Jean Tousseul, de ce beau et profond passage de « L'Enfant dans la Maison » de l'auteur anglais Walter Pater, que j'ai lu dans une traduction hélas ! inédite qu'en a faite pieusement M. Georges Khnopff, un de nos concitoyens qui connaissent le mieux l'art et les artistes du siècle, à quelque pays qu'ils appartiennent :

« Et, songeant aux très pauvres, ce n'était pas les choses dont les hommes se soucient le plus, qu'il souhaitait leur donner, mais de plus belles roses, peut-être, et le pouvoir de goûter autant qu'ils le voudraient, à leur aise, une certaine désirable et claire lumière, dans le nouveau matin, à travers laquelle il les avait parfois observés, tandis que, dans une absolue inconscience de celle-ci, ils allaient à leur quotidienne besogne. »

PAUL RUSCART.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

« L'Echo de Sambre et Meuse » publie le communiqué officiel allemand de midi et le dernier communiqué français, douze heures avant les autres journaux

Communiqués des Puissances Centrales

Berlin, 22 juillet.

Groupe d'armées du Kronprinz Rupprecht.

Entre l'Aisne et la Marne, la bataille bat son plein sans discontinuer.

Malgré sa lourde défaite du 20 juillet, en employant de fraîches divisions ainsi que des chars d'assaut nouvellement amenés, l'ennemi a déclenché une nouvelle charge opiniâtre contre nos lignes.

Ses attaques se sont écroulées. Des prisonniers confirment les lourdes pertes de l'agresseur.

La journée d'hier aussi, a pleinement couronné de succès les armes allemandes.

Entre l'Aisne, ainsi qu'au Sud-Ouest d'Hartennes, au petit jour, un feu roulant des plus violents a ouvert des attaques d'infanterie ennemie.

Au Sud-Ouest de Soissons et à l'Ouest d'Hartennes, elles se sont déjà écroulées devant nos lignes.

Au Nord de Villemontoire, des éléments adverses ont passagèrement franchi la route Soissons-Château-Thierry.

Nos contre-attaques les ont complètement refoulés.

Villemontoire et Tigny aussi étaient des foyers de combat; mais les engagements se sont terminés en notre faveur.

Dans la soirée, l'ennemi prépara de nouvelles attaques au Sud-Ouest de Soissons.

Avant d'être entièrement déployées, elles se sont écroulées avec des pertes considérables.

De part et d'autre de l'Ourcq, dans la matinée l'ennemi a, à plusieurs reprises, vainement attaqué nos lignes.

Après avoir amené de nouvelles forces, il a déclenché de nouvelles charges dans l'après-midi.

Après un rude combat, nos contre-poussées ont arrêté net les vagues d'assaut ennemies des deux côtés d'Oulchy-le-Château.

Au Nord et au Nord-Est de Château-Thierry, nos détachements ont tenu dans le terrain devant les positions, ont aggravié à l'agresseur l'approche de nos lignes.

Dans la soirée seulement, de plus fortes attaques s'y sont engagées qui se sont écroulées avec des pertes énormes pour l'adversaire.

Sur la Marne, vive activité combattive. Entre la Marne et l'Ardre, les Français et Anglais ont poursuivi leurs attaques. Ils ont été repoussés d'une manière sanglante.

Groupe d'armées du duc Albrecht.

Irruption couronnée de succès dans les lignes ennemies près d'Antevilliers.

Berlin, 21 juillet. — Officiel de ce midi.

Théâtre de la guerre à l'Ouest.

Armées du feldmaréchal prince-heritier Rupprecht de Bavière :

Sur l'Ancre, des attaques de l'infanterie anglaise ont succédé entre Beaumont et Hamel à de violents combats d'artillerie; elles ont été repoussées et ont coûté de fortes pertes à l'ennemi.

Les attaques exécutées le soir par les Anglais au Sud et au Sud-Est d'Hébuterne ont eu le même sort. Les opérations, modérées dans la journée sur presque toute la ligne, sont redevenues plus actives le soir.

Armées du prince héritier allemand.

Au Nord de l'Aisne, l'ennemi a exécuté des attaques locales entre Nouvron et Fontenoy; nous les avons repoussés par des contre-attaques.

Entre l'Aisne et la Marne, l'ennemi a tenté hier de forcer la décision de la bataille par la mise en ligne de nouvelles divisions. Notre adversaire a été repoussé et a subi de fortes pertes.

Les peuples auxiliaires dont se servent les Français — Algériens, Marocains et Sénégalais — ont eu à supporter la charge principale de la bataille aux endroits où le combat était le plus acharné.

Les bataillons de Sénégalais, répartis entre les divisions françaises pour servir de béliers aux assauts ont été lancés à l'attaque derrière les tanks et devant les troupes françaises.

Des Américains — même des nègres américains — des Anglais et des Italiens se battaient dans les rangs français.

Après deux journées de batailles acharnées, la force combattive de nos troupes s'est de nouveau déployée dans toute son ampleur au cours de nos attaques.

Renonçant à toute préparation d'artillerie, elles se sont adaptées au système d'attaque employé par l'ennemi et basé sur la mise en ligne de masses de chars d'assaut, système qui, au début, avait constitué une surprise.

La journée de bataille d'hier égale, par les exploits de nos troupes et de nos chefs et par son issue victorieuse, les succès que nous avons déjà remportés auparavant dans cette région.

Les attaques dirigées par l'ennemi contre Soissons, après un très violent feu roulant, se sont écroulées près des hauteurs qui se dressent au Sud-Ouest de la ville.

Appuyée par des chars d'assaut, l'infanterie ennemie a attaqué jusque sept fois la route Soissons-Château-Thierry, au Nord de l'Ourcq.

Au Nord-Ouest de Hartennes, l'assaut ennemi s'est presque partout écroulé déjà complètement devant nos lignes.

Au Sud-Ouest de Hartennes, nous avons repoussé par des contre-attaques l'ennemi qui attaquait.

Refluant en masses compactes, son infanterie a été efficacement saisie et décimée par le feu de notre artillerie, de notre infanterie et de nos mitrailleuses.

Au Sud de l'Ourcq, notre contre-attaque a aussi brisé l'assaut ennemi.

Au Nord-Ouest de Château-Thierry, nos régiments, vainement attaqués sans relâche durant ces dernières semaines, ont une fois de plus tenu hier victorieusement leurs positions contre de fortes attaques successivement exécutées par les Américains, qui ont subi des pertes particulièrement fortes à cet endroit.

Nos aviateurs de combat sont efficacement intervenus à diverses reprises dans la bataille en attaquant

à coups de mitrailleuses et de bombes l'infanterie ennemie qui marchait à l'assaut de nos lignes, ainsi que des concentrations d'automobiles blindées et des colonnes.

Nous avons descendu hier 24 avions et 3 ballons captifs ennemis.

Le capitaine Berthold a remporté sa 39^e victoire aérienne, le premier lieutenant Loerzer sa 28^e et le lieutenant Bellig sa 24^e.

En Champagne, des combats d'infanterie locaux se sont livrés à certains moments.

Berlin, 20 juillet. — Officiel.

Dans la Méditerranée, nos sous-marins ont coulé 3 vapeurs jaugeant au total 14,000 tonnes brut en chiffre rond.

Vienne, 20 juillet. — Officiel de ce midi.

Sur le front à l'Ouest du Tyrol, les opérations sont devenues beaucoup plus actives hier.

Dans le secteur de l'Adamello, nous avons repoussé plusieurs attaques italiennes.

Sur le monte Povento, nous avons été forcés d'abandonner à l'ennemi un point d'appui avancé.

En Albanie, de nouveaux combats qui continuent encore se sont engagés ce matin au Nord de Berat.

Sofia, 17 juillet. — Officiel :

Sur le théâtre de la guerre en Macédoine, au Sud-Ouest des sources de la Skumbi, des opérations de reconnaissance ont eu lieu qui ont tourné à notre avantage.

Au Nord de Bitolia et sur quelques points de la boucle de la Czerna, courtes attaques d'artillerie de part et d'autre.

Au Sud de Gewgetli, nous avons dispersé un détachement renforcé d'infanterie ennemie.

Dans le terrain qui s'étend devant nos positions à l'Ouest de Sérès, engagements entre patrouilles.

A l'Est du Vardar, les aviateurs allemands ont descendu 2 avions ennemis; un troisième a été touché par nos batteries de défense et est tombé en flammes à l'arrière de nos positions sur le Vardar.

Sofia, 18 juillet. — Officiel.

En plusieurs points du front en Macédoine, canonnades réciproques, plus violentes à certains moments.

Entre le Vardar et le lac de Doiran, rencontres entre patrouilles.

Dans la vallée de la Strouma, nous avons dispersé plusieurs compagnies grecques qui tentaient d'approcher de nos postes.

Constantinople, 18 juillet. — Officiel.

Sur le front en Palestine, opérations limitées. Dans le secteur Jéricho-Jordan-Audsché, importants mouvements chez l'ennemi.

Sur les autres fronts, rien de nouveau à signaler.

Communiqués des Puissances Alliées

Paris, 21 juillet, (3 h.)

Ce matin nos troupes sont rentrées dans Château-Thierry.

Des combats violents sont en cours au Nord et au Sud de l'Ourcq et entre la Marne et Reims.

Malgré la résistance acharnée des allemands, nous avons continué à progresser.

Paris, 21 juillet, (11 h.)

La bataille se poursuit dans des conditions favorables sur tout le front entre la Marne et l'Aisne.

Au Nord de l'Ourcq nos troupes, refoulant les allemands qui s'efforcent d'enrayer leur avance, ont progressé en combattant dans la région Nord de Ville-Montoire.

Plus au Sud, elles progressent à l'Est de la ligne générale Aigny, Billy-sur-Ourcq.

Au Sud de l'Ourcq, nous avons réalisé une avance importante au delà de Neuilly-Saint-Front, et conquis les hauteurs à l'Est de la Croix et de Grissoles.

Sous la double pression des forces franco-américaines opérant entre Ourcq et Marne, et de nos unités qui ont franchi la rivière entre Fossey et Chartèves, les Allemands ont été rejetés au delà de la ligne Besut-Saint-Germain, Mont Saint-Père.

Château-Thierry est largement dégagé au Nord.

Entre la Marne et Reims, une lutte extrêmement violente s'est déroulée toute la journée.

Les franco-britanniques, en collaboration avec des troupes italiennes attaquèrent avec une énergie inlassable les forces importantes des Allemands. Ils ont enlevé Ste-Euphrasie et Bouilly, et réalisé des gains dans la vallée de l'Ardre, dans les bois de Courton et du Roy.

Au cours de ces actions, les anglais ont pris quatre canons et fait quatre cents prisonniers dont onze officiers, parmi lesquels deux chefs de bataillon.

AVIATION

Dans la journée du 20, les orages et les nuages bas ont contrarié le travail de l'aviation, néanmoins nos équipages ont pris l'air, onze avions allemands ont été abattus.

Les bombardiers franco-britanniques ont effectué plusieurs expéditions dans la zone de bataille.

Six tonnes de projectiles ont été jetées sur les bivouacs, les convois et les concentrations allemandes.

Le sous-lieutenant Fouca a abattu deux avions allemands, le premier le 16 juillet; deux le 18; trois le 19; soit sept avions en quatre jours.

Six de ces appareils ont été descendus en flammes.

Le chiffre total des appareils abattus jusqu'à ce jour par ce pilote, et officiellement homologués s'élève à cinquante-six.

Paris, 20 juillet. — Officiel de 3 h.

Hier, en fin de journée, dans la nuit, les troupes

franco-américaines ont poursuivi leur avance sur la plus grande partie du front entre l'Aisne et la Marne.

Nous avons atteint Vêzy, dépassé le bois de Mauloy, à l'Est de Villers-Hélon, conquis Neuilly-Saint-Front et Licy-Clignon.

Au Sud de la Marne, nos troupes refoulant l'ennemi entre Fossey et Oeuilly, ont gagné du terrain vers la Marne.

Paris, 20 juillet. — Officiel de 11 h.

Le résultat de notre contre-offensive ne s'est pas fait attendre.

L'ennemi, violemment attaqué sur son flanc droit et au Sud de la Marne, a été contraint de battre en retraite et de repasser la rivière.

Nous tenons toute la rive Sud de la Marne.

Entre Aisne et Marne, les troupes franco-américaines continuent à progresser et ont refoulé l'ennemi qui se défend avec opiniâtreté.

Nous avons atteint Ploisy et Percy-Tigny, dépassé St-Remy-Bas et Hozet-St-Albin.

Plus au Sud, nos troupes tiennent la ligne générale Priz-plateau Nord-Est de Courchamps.

Entre la Marne et Reims, de violents combats sont en cours.

Les troupes franco-britanniques, attaquant avec vigueur, se sont heurtées à des forces importantes.

En dépit de la résistance acharnée de l'ennemi, nous avons gagné du terrain dans le bois Courton, dans la vallée de l'Ardre et vers Saint-Euphrasie.

Le chiffre des prisonniers que nous avons faits depuis le 18 dépasse 20,000.

Plus de 400 canons sont tombés entre nos mains.

Londres, 19 juillet. (Officiel.)

Nous avons repoussé l'ennemi dans les secteurs de Villers-Bretonneux et de Morlancourt et exécuté des attaques fructueuses près de Bucquoy et de Loree; des prisonniers sont prestés entre nos mains.

Nous avons conquis le village de Metteren, atteint tous nos objectifs, fait 300 prisonniers et pris un certain nombre de mitrailleuses.

Les Australiens ont légèrement avancé leur ligne au Sud de Metteren, fait 80 prisonniers et pris 10 mitrailleuses.

Rome, 19 juillet. — Officiel :

Dans le secteur du Tonale, au Nord du monte di Valbella et sur l'Asolone, nos patrouilles ont ramené un mortier de 105 mm., un mortier de 260 mm. et quatre mortiers de tranchée de 140 mm., ainsi que plusieurs mitrailleuses et un important matériel de guerre abandonné par l'ennemi.

Sur le haut plateau d'Asiago, un détachement britannique a hardiment pénétré dans les lignes austro-allemandes, fait 19 prisonniers et pris 3 mitrailleuses.

Dans la vallée de la Brenta, nous avons repoussé des attaques partielles exécutées par l'ennemi sur les versants occidentaux du col Caprile.

Quatre appareils ennemis ont été descendus au cours de combats aériens.

Berlin, 19 juillet. — Officiel.

Tandis que, durant les deux premiers jours des combats livrés au Sud et au Nord de la Marne, les Français se retiraient en combattant dans les montagnes boisées, ils ont concentré le troisième jour toutes leurs divisions et leurs batteries prêtes à exécuter des contre-attaques acharnées.

Sous un ciel gris, dès l'aube d'une journée de chaleur accablante, l'ennemi a bombardé toutes les voies d'accès et défilés, dirigeant le feu de son artillerie à une grande profondeur dans nos lignes; les obus de gros calibre s'abattaient comme grêle le long de la vallée de la Marne.

Chaque village et chaque ferme étaient enveloppés de fer et de feu et les canons français arrosaient de grenades à gaz et incendiaires tout ce qu'ils pouvaient atteindre.

Dès le 16 au soir, les Français se sont lancés une première fois à l'assaut, mais leur attaque principale a été déclinée le 17 au matin.

L'ennemi a tenté de reprendre à tout prix la vallée de la Marne, mais nos divisions d'attaque ont tenu avec ténacité toutes les positions qu'elles avaient conquises.

L'échec qu'ils ont subi a coûté aux Français des milliers de morts et de blessés.

Au Nord de la Marne, nos infatigables divisions ont même réussi à avancer leurs positions vers le Sud-Est.

Berlin, 19 juillet. — Officiel.

Les chiffres suivants concernant les prisonniers valides tombés entre nos mains suffisent à démontrer combien notre nouvelle attaque exécutée des deux côtés de Reims a affaibli la puissance militaire de nos ennemis.

La 8^e division française a perdu en prisonniers valides 33 officiers et 2,241 hommes; la 4^e division, 37 officiers et 1,586 hommes; la 51^e division, 56 officiers et 1,768 hommes; la 124^e, 35 officiers et 1,294 hommes; la 132^e, 23 officiers et 1,279 hommes.

Jusqu'au 17 juillet au soir, ont passé par les camps allemands de concentration de prisonniers, au total 320 officiers et 13,530 soldats français, 81 officiers et 3,855 soldats italiens et 9 officiers et 224 soldats américains, soit en tout 410 officiers et 17,617 soldats. A cet important chiffre de prisonniers, il convient d'ajouter les immenses pertes de l'ennemi en morts, blessés et disparus, qui ont extraordinairement augmenté à la suite des contre-attaques ultérieures exécutées par les Français en masses profondes et sans le moindre ménagement.

Dans l'entretemps, le nombre de nos prisonniers valides a dépassé 25,000.

Berlin, 20 juillet. — Officiel.

La brillante exécution du nouveau changement de rive fait par nos troupes sur la large rivière — mouvement qui n'a pas été remarqué par l'ennemi — est un nouvel et remarquable exploit à l'actif des troupes allemandes et de leurs chefs.

Notre haut commandement a poursuivi plusieurs buts en poussant son attaque sur la rive méridionale de la Marne; il a entièrement atteint le résultat qu'il cherchait à obtenir.

Le changement de rive, qui a brillamment réussi malgré la plus violente contre-attaque ennemie, devait tout d'abord préparer la base de notre attaque des deux côtés de Reims et ensuite attirer et lier d'importantes forces ennemies.

Les chefs militaires ennemis ont amené immédiatement de fortes

la rive méridionale de la Marne étant ainsi entièrement accomplie, il était inutile qu'elles continuent à tenir la ligne qu'elles y avaient gagnée. Il était permis à nos chefs de les faire revenir sur la rive septentrionale pour leur confier de nouveaux et importants travaux.

Berlin, 20 juillet. — Officiel.
Le 19 juillet, deuxième jour de la contre-offensive de Foch, a été une occasion pour les troupes allemandes d'un nouveau succès dans la défensive.
Mettant en œuvre toutes les forces dont il disposait, l'ennemi a renouvelé sa tentative de percer notre front, qui la veille avait échoué avec des pertes sanglantes.

Déjà à 5 heures du matin, un violent feu roulant annonça l'intention de l'ennemi de recommencer sa tentative de percée.
En masses compactes, les troupes fraîches de l'adversaire, encadrées de nombreuses escadres de tanks, s'élancèrent à nouveau contre nos lignes, entre l'Aisne et le Nord-Ouest de Château-Thierry.

En sacrifiant son matériel avec l'insouciance d'un Nicolas Nicolavitch et d'un Brussloff, le général Foch envoya une fois de plus ses troupes d'assaut au-devant du feu meurtrier des Allemands.
Il s'agissait, en effet, pour le généralissime de l'Entente, d'obtenir ici à tout prix un succès de grand style et ce, pour des motifs de politique intérieure et de prestige personnel.

Notre feu d'artillerie concentré faisait de véritables trouées dans les rangs des assaillants, les prenant parfois en flanc avec un succès complet.
Cependant, le général Foch amena toujours des réserves de l'arrière, dans les rangs desquelles notre feu de barrage accumula les hécatombes.

D'autre part, nos aviateurs de combat arrosèrent continuellement de bombes les rassemblements de troupes de l'adversaire, les formations de combat et la marche des colonnes ennemies.

Un grand nombre de tanks, réunis en escadre, furent mis hors de combat.
Des colonnes de marche ennemies furent disloquées par la fuite des soldats.

A l'heure de midi, l'assaut de l'ennemi s'était écroulé en partie devant nos lignes sous notre feu très nourri, en partie dans les violents combats qui suivirent un contre-assaut.

Sur toute la ligne du front, un grand nombre de tanks sont couchés complètement démantibulés par notre feu.

Dans les premières heures de l'après-midi, une nouvelle attaque, engagée par des troupes fraîches, se déclancha sur la rive sud, s'écroula complètement devant nos lignes.

A 6 h. 30 du soir, un nouveau feu roulant fut dirigé contre nos lignes au sud de l'Aisne.

L'attaque parée par nous en temps utile ne put se développer et échoua devant nos lignes avec des pertes sanglantes pour l'ennemi.

Sur la partie du front plus au sud, jusqu'au Nord-Ouest de Château-Thierry, l'ennemi tenta également un effort dans le courant de l'après-midi, pour percer notre front.

Une pression puissante fut exercée contre nos troupes au sud de Villeneuve.

Une violente contre-attaque rejeta cependant l'ennemi dans sa position de sortie.

Les efforts déployés par l'adversaire au sud de l'Oureq et sur la rive méridionale du Clignon restèrent de même sans résultat.

La terrible bataille d'hier, engagée sur un front de 40 kilomètres, où l'ennemi attaqua constamment avec des troupes fraîches pour chercher coûte que coûte à percer nos lignes, a été désastreuse pour lui.

Les pertes en hommes et en matériels sont des plus lourdes, sans qu'il ait même pu approcher du but qu'il s'était assigné.

La preuve que le général Foch escomptait un résultat complet et son espoir de percer notre front apparaît clairement par le fait que de forts détachements de cavalerie se trouvaient prêts à entrer en action.

Le 19 juillet restera marqué comme l'une des journées les plus sanglantes de cette année qui a coûté tant de pertes à l'ennemi.

Elle fit s'envoler tous les espoirs de l'Entente et n'a pas donné le succès tant souhaité par le généralissime Foch.

Berlin, 20 juillet. — Officiel.

Il apparaît des tentatives faites par les Français pour reconquérir les premières positions abandonnées par eux, au début de l'offensive en Champagne, que ces positions n'ont pas été évacuées volontairement, mais bien sous la pression de l'attaque allemande.

Depuis le 17 juillet au matin, des efforts violents sont déployés pour nous déloger de ces positions, dont la possession a coûté tant de sang et de matériel à l'Entente, lors de la bataille de 1915 et qu'elle vient de se voir enlever en quelques heures.

Il en est ainsi du plateau élevé dans le voisinage de Silet, au Nord de Massiges, avec ses ravins profonds, son réseau de tunnels, ses galeries et ses constructions techniques, et aussi de la hauteur de Givry et de la hauteur de St-Souplet.

Les Français ont dirigé le feu concentré de leur artillerie lourde contre ces positions.

Nos troupes ont fait preuve, une fois de plus, de grandes qualités dans les combats près du haut-plateau : ils refoulèrent sans grande peine les régiments ennemis qui assaillaient les hauteurs.

A certain moment, les Français réussirent à se frayer un chemin à travers un tunnel dont nous ne soupçonnions pas l'existence et attaquèrent nos troupes par derrière, en les cernant.

Déjà la capture des vaillants défenseurs paraissait inévitable.

Cependant, ceux-ci reconquirent immédiatement le danger et, s'élancant au-devant des Français en lançant des grenades à main, se dégagèrent après un corps à corps, en emmenant même des prisonniers.

Les attaques françaises contre le Fritzberg n'eurent pas un meilleur résultat.

Cette hauteur, située au sud de la butte de l'ahure, forme le pendant technique de la hauteur qui lui fait face, occupée par les Allemands, et la perte de cette position dans la matinée du 15 fut particulièrement pénible aux Français.

Cette hauteur fut attaquée violemment par l'artillerie ennemie dans la matinée et aux heures de midi, ainsi que l'hinterland.

Les attaques déclenchées par l'infanterie se butèrent à une résistance des plus énergiques.

Berlin, 20 juillet. — Officiel.

Notre ligne du sud de la Marne a été repliée sur la rive septentrionale pendant la nuit du 19 au 20 juillet : nous avons fait repasser le fleuve à tout notre matériel de combat, sans avoir été aperçu par l'ennemi.

Nous avons abandonné, après les avoir complètement démolies, les nombreuses batteries que nous avions prises d'assaut.

Le fait d'avoir traversé sans être aperçus la large rivière rend un brillant témoignage aux efforts des troupes et des chefs.

Berlin, 20 juillet. — Officiel.

Lors de leur attaque prononcée le 10 juillet des deux côtés de Metteren, entre le Waton et le coin Nord-Est de Morys, en même temps qu'entre Vieux Berckum et Vierhoek, les Anglais ont subi de fortes pertes.

Ces attaques plusieurs fois renouvelées ont échoué sous notre feu et au cours de contre-attaques.

En dehors d'un grand nombre de prisonniers, de nombreuses mitrailleuses sont restées entre nos mains.

Sur le reste du front anglais, les opérations sont devenues plus actives.

Une attaque ennemie exécutée le 19 juillet au matin, au Nord de Trico, par plusieurs compagnies, a été repoussée par une contre-attaque. Le même sort sanglant a été réservé à d'autres détachements ennemis qui tentaient de s'approcher de nos lignes depuis la région de Trico jusqu'à Poise.

EN RUSSIE.

Moscou, 18 juillet. — La « Pravda » dit que la guerre existe virtuellement entre la Russie et l'Angleterre.

Les Anglais, dit-elle, procèdent sans bruit, sans notes officielles, à la réalisation d'un plan méthodique ayant pour but de nous capturer un jour tout vifs.

Ce plan est clair : à unir aux Tchèques-Slovaques, nous couper de la Sibirie, d'Arkangel, de Volodga et d'Ekatierinebourg et fonder chez nous la contre-révolution.

Abo, 20 juillet. — Au nom des représentants de l'Entente, le ministre des Etats-Unis en Russie a déclaré au commissariat russe des affaires étrangères que les diplomates alliés refusaient d'aller à Moscou. Ils estiment être plus en sécurité à Volodga qu'à Moscou, qui, d'après eux, paraît menacé par les Allemands.

Moscou, 20 juillet. — En vertu d'un jugement des

Soviets de l'Oural, rendu à Jekaterinenbourg, l'ex-tsar a été fusillé le 10 juillet.

Le journal « Bjednada » signale cette exécution sous la forme suivante :

Par la volonté du peuple révolutionnaire le tsar sanglant est mort à Jekaterinenbourg de la manière la plus heureuse.

Vive la terreur rouge !

Un décret du 13 juin déclare que tous les biens de l'ex-tsar, des tsarines Alexandra et Maria et de tous les membres de l'ancienne maison impériale, sont déclarés propriétés de la République russe.

Sont compris dans la confiscation, tous les dépôts faits par la famille de l'ex-tsar dans les banques russes et étrangères.

Moscou, 20 juillet. — Birska a été occupé par les Tchèques. Les troupes maximalistes se retirent. La Commission des peuples musulmans, créée en vue de convoquer le Congrès constitutionnel de la République tartaro-basirne, a décidé de convoquer ce Congrès à Uta.

Stockholm, 20 juillet. — On mande de source finlandaise autorisée au journal « Nya Daglight Allehande » :

Lors de son dernier voyage à Helsinki, le ministre de Finlande à Berlin a annoncé au Sénat que l'empereur Guillaume s'opposait à ce qu'un de ses fils acceptât la candidature au trône de Finlande.

— « 00 » —

EN FRANCE.

Berne, 20 juillet. — D'après les journaux lyonnais, la séance du 17 aurait donné lieu à des échanges de vues et incidents extrêmement acriques.

Le député Joubert interpelle le gouvernement au sujet de la retenue d'une partie de l'indemnité de front pour les soldats, afin d'être portée au livret de caisse d'épargne de ceux-ci ; Clémenceau, dit-il, a violé les décisions du Parlement aux termes desquelles le montant total de l'indemnité aurait été versé en numéraire aux soldats ; or, il eût mieux fait de préparer convenablement la défense du Chemin des Dames (tonnerre d'applaudissements à l'extrême gauche, protestations aux autres bancs).

Le sous-secrétaire d'Etat Abrami répond que le gouvernement agit exclusivement dans l'intérêt des soldats ; que la proposition de retenir une partie de l'indemnité résulte de considérations de nature patriotique ; abordant ensuite la question des pénalités appliquées au front, il dit que les prisonniers n'ont pas été abolies ; qu'il est indispensable d'agir sévèrement envers les coupables et de maintenir les clauses arrêtées ; que le moral de l'armée est excellent à cette heure, alors qu'en 1917 le général Pétain l'avait trouvée en lamentable situation.

REVUE DE LA PRESSE

Dans le *Vlamsch Nieuws*, Luc parle de l'avenir de la Flandre et constate que si précises et si importantes que soient les déclarations du comte Hertling, elles n'engagent pourtant pas l'avenir.

Si, maintenant, sans nouvelles victimes et sans nouvelles effusions de sang, l'Entente acceptait l'offre de paix de l'Allemagne, la Belgique sortirait en Etat indépendant.

Certes, le mot de Flandre n'a pas été cité une seule fois ; il n'a pas été spécialement question de la partie germanique de la Belgique. Mais cette indépendance peut et doit se trouver envisagée au cours des négociations que l'Allemagne prévoit avant de lâcher son gage.

Comme l'Entente ne pense pas à faire une proposition de paix et qu'il semble que la guerre sera continuée jusqu'à la toute dernière extrémité, — puisque les armes seules décideront, — un des deux partis devra finalement se rendre et l'autre subira le sort du vaincu.

C'est l'Entente qui dicte la paix, l'Allemagne est rejetée au-delà du Rhin, et le germanisme pourra, pour cent ans, faire courir devant les Anglo-saxons et les Latins. Alors le salut de la Flandre ne se trouve plus que dans la révolution avec l'aide de nos jeunes gens de l'Yser.

Si, au contraire, l'Allemagne triomphe, alors les concessions d'aujourd'hui ne seront plus celles de demain, — et il y aura des frontières tracées à travers la Belgique.

Par un vote sensationnel, les Flamingants avaient décidé la suppression pure et simple du mot Belgique de la nomenclature géographique.

Si haut qu'ils aient parlé, les géographes allemands ne les ont pas encore entendus. Pour eux, il y a encore une Belgique ; et, si, à l'intérieur de ce pays, il doit y avoir une Flandre et une Wallonie, quand l'Allemagne parle pour être entendue du monde, l'une et l'autre cèdent le pas, et le Mot, le fameux Mot est employé, sans plus.

Cela n'a rien appris aux Flamingants.

Il leur faut, dans tous les cas, l'indépendance complète de la Flandre, — avec le lâchage de la Wallonie et le sacrifice du bien commun.

L'univers tourne autour de leur nombril et si, au bon moment, l'Allemagne ne marche pas suivant leurs vues, ils mettront l'Allemagne dans leur poche !

Le *Belgischer Kurier* parle en termes sympathiques d'une grande œuvre patriotique et scientifique wallonne.

Parmi les devoirs les plus importants que la Société de Littérature wallonne de Liège s'est imposés depuis sa fondation en 1856 et dans une mesure plus forte depuis le commencement de ce siècle, il faut citer le Dictionnaire général de la Langue wallonne, qui s'applique comparativement à tous les dialectes de la Wallonie.

Deux cents collaborateurs y participent. Au début des hostilités le recueil de fiches comptait environ 600.000 numéros.

Depuis 1906, la Société publie des rapports sur le Dictionnaire pour gagner de nouveaux collaborateurs et diriger leur activité.

Ce qui fit du bien à cette entreprise, c'est le développement que le mouvement wallon fait par suite de l'Exposition universelle de Liège et du Congrès wallon qui eut lieu à cette occasion.

Depuis ce temps-là, l'idée se fit jour que le grand lexique ne devait pas servir à des buts purement philologiques, mais était aussi destiné à porter les Wallons à prendre meilleure conscience d'eux-mêmes et à produire la preuve de l'indépendance de leur langue vis-à-vis du français.

Le Dictionnaire devait montrer que le wallon n'était pas un français déchu, mais une langue romane comme les français.

Le journal ajoute ici qu'on cherchait aussi à montrer que le wallon « avait les mêmes droits » que le français, et « devait seul être l'expression pure et naturelle de l'âme wallonne ».

C'est ici une profonde erreur. Jamais les savants wallons n'ont dit ou laissé dire que le wallon était l'égal du français comme langue, on pouvait le devenir. Le wallon a toujours été considéré comme une langue populaire très riche, très pittoresque, très aimée et très aimable. Mais rien de plus.

Depuis toujours le français est la langue idéale de la Wallonie aristocratique, bourgeoise et populaire.

Le journal continue en faisant un éloge très vif et très mérité des savants patriotes qui se sont consacrés à l'œuvre du Dictionnaire général, MM. Doutrepont, Feller et Haust.

Il fait enfin l'histoire lamentable des vains efforts dépensés par les Wallons — avec l'appui des savants flamands, français et allemands les plus réputés — pour faire subsidier par le Gouvernement belge le Dictionnaire wallon et en permettre la publication à titre d'œuvre scientifique nationale.

Il y a là une triste page de l'histoire wallonne et de l'histoire du mouvement scientifique en Belgique.

Et ce n'est pas sans quelque honte qu'on la voit exposée dans un journal étranger.

— « 00 » —

Petites Chroniques

Croquis actuels

Il y aurait de bien curieux types à décrire parmi nos bons compatriotes des temps actuels. Je ne veux parler ni de l'accapareur, ni du fermier enrichi : ces représentants caractéristiques de notre époque troublée sont suffisamment connus et la littérature comme le théâtre les ont déjà dépeints à suffisance. Mais connaissez-vous le « lecteur de journaux allemands » ?

L'on sait que notre service des postes permet à n'importe qui de s'abonner à l'un quelconque des journaux de l'occupant. Ce service est admirablement bien fait et les numéros arrivent avec une ponctualité digne du temps de paix.

Nombre de Belges, connaissant peu ou prou la langue allemande, ont profité de ce service et il serait curieux de savoir quel est actuellement en Belgique occupée le nombre de ces abonnés.

Aux yeux de ses concitoyens ignorant la langue allemande, l'abonné à de pareils journaux prend une importance énorme. Il aura aussitôt la réputation d'en savoir plus que le vulgaire sur les événements de la guerre. Il ne pourra faire un pas dans la rue, sans être abordé par un quidam qui lui demandera : « Eh bien ! quoi de nouveau dans votre journal ? »

Gare à lui, s'il raconte qu'il a lu un fait ou un événement, si minime soit-il, qui ne soit pas précisément favorable aux Alliés ! Il sera vite traité de *boche*, car c'est tout un art que de savoir faire un choix intelligent parmi les nombreux articles de la : « Kölnische » ou de la « Frankfurter », il faut savoir y découvrir un détail que ni *La Belgique* ni *L'Ami de l'Ordre* n'ont publié et qui « réconforte ».

Il faut savoir commenter les appréciations de la Presse allemande avec adresse.

Il ne faut pas oublier également que la plupart de ceux qui vous interrogent sont imbus de cet axiome : « tout ce que disent les journaux allemands est inexact ».

Si vous avez le malheur d'en douter ou si vous commettez le crime de comparer la Presse française à la Presse « boche » au point de vue de la sincérité ou du « bourrage de crânes » oh alors ! gare à vous, vous êtes catalogué, vous serez « fusillé » après la guerre ».

Il y a donc le lecteur de journaux allemands qui, épousant l'opinion courante, ne croit en apparence à rien de ce qu'il lit ; celui là est vite populaire.

Il y a aussi celui qui est fier de ses connaissances linguistiques : il devient le centre de petits groupes, au milieu duquel il péroré, fait le stratège de cabaret ou de rue, traduit les communiqués affichés. Il est devenu une personnalité.

Eloignez-vous du lecteur consciencieux qui sait apprécier objectivement les événements — il est « démoralisant ».

D'ailleurs, il sera rapidement connu.

Aussi se bornera-t-il à lire son journal tranquillement retiré chez lui — et ne racontera à personne qu'il a lu, s'il veut vivre dans le calme.

Que lisent les Belges abonnés aux journaux allemands ?

En majorité, la *Kölnische Zeitung*, — parce qu'elle arrive plus tôt que les autres feuilles — avec les dernières nouvelles, les journaux de Berlin étant en retard d'un jour.

Mais elle est trop gouvernementale pour certains, alors on s'abonne à la *Frankfurter Zeitung* qui a plus franche allure de critique — et surtout on s'abonne au *Vorwärts*.

Dans la feuille socialiste, on trouve des choses ! mais des choses qui prouvent que « cela va mal, là-bas ! » Quelles bonnes aubaines pour les amis patriotards à qui on racontera cela.

Mais le *Vorwärts* est trop socialiste de gouvernement et alors on — s'abonne à la *Leipziger Volkszeitung*, organe de la minorité socialiste.

Et spectacle renversant, on voit de graves bourgeois, magistrats, professeurs, cléricaux et profondément antisocialistes faire leurs choux gras des articles révolutionnaires ou des discours de Haase et de Ledebour.

Ils ne jurent plus que par eux. Ça, ce sont de vrais hommes !

Et avant la guerre ils auraient pris des mines dégoutées si on leur avait passé *Le Peuple* ou le *Vooruit*.

Il y a là une étude de psychologie très curieuse à faire.

La guerre a d'ailleurs bouleversé à un point inouï les intelligences ou ce qu'on croyait telles ; maints représentants des professions dites libérales, maints « intellectuels » vous décochent des choses renversantes, témoignant d'une ignorance des faits géographiques ou historiques les plus élémentaires.

Il y aurait un intéressant volume à écrire sur les *bourdes* décochées par nos grands hommes et surtout par nos politiciens au cours des événements. Ce serait un joli monument à élever à la gloire de la bêtise humaine.

Raison, réflexion, jugement, esprit d'objectivité ? — connaissons pas !

La passion, la haine, l'esprit de vengeance doivent être les seules lignes directrices.

Vous osez émettre une timide objection ? vous êtes suspect — demain vous serez vendu aux Allemands.

Décidément, il est dangereux par le temps qui court d'avoir conservé un jugement sain, de la logique et du bon sens.

NOCTILUQUE.

— « 00 » —

ACTUALITÉS

Cet article pourrait fort bien s'intituler : « Un peu de psychologie belge ».

Je me trouvais dernièrement dans un charmant village du Plat-Pays — je voyage de temps en temps pour mon ventre — et je rencontrai là-bas une jeune femme, très intelligente, m'a-t-on dit, et un peu coquette : que de bijoux, dont on aurait pu faire du pain ! Nous parlâmes de la guerre. La jeune femme me dit ceci ou là peu près : « Tant que les riches de chez nous — X, ville de 20.000 âmes — eurent du pain, ils demandèrent la guerre jusqu'au bout. Aujourd'hui, ils sont moins vaillants, croyez-moi ! Si la disette se fait sentir deux mois encore, ils signeront la paix... »

Hélas ! Madame, dis-je, la récolte arrive

et vos concitoyens redeviendront des bellistes.

Ce vieux fonctionnaire est un jusqu'aboutiste incurable. Je l'aidais l'autre jour à manger ses toutes dernières pommes de terre. Sa cave se dégarnissait. Implacablement, je lui décrivis les horreurs de la famine. Et sa dame dit :

— Figulus a raison. Nous ignorons ce que c'est que la guerre. Nous allons la connaître. Nous avons, toi et moi, travaillé et économisé jusqu'à maintenant pour finir nos jours tranquillement. Nous sommes vieux, nous allons manger ce qui nous reste. La paix serait bonne pour nous et pour tous. Oui vraiment, la paix sera la bienvenue d'où qu'elle vienne.

Et mon vieux ami ne bondit plus sur sa chaise, comme il l'avait fait il y a quinze jours, comme il le fera dans un mois, lorsqu'il arrachera ses pommes de terre...

Ce directeur d'école ne voulait pas entendre parler de paix : gros traitement, cinquante ans, pas d'enfant à la guerre. Tout va bien.

L'autre mercredi, le pain manquait chez lui :

— Tout de même, fit-il, il serait temps d'en finir.

A la rentrée d'octobre, il enseignera à ses petits claudequents, l'amour de la Patrie, pour laquelle les pauvres doivent verser leur sang ou crever de faim.

Je me suis rendu à la ville hier. J'en reviens malade d'avoir vu de si laides choses. Les riches n'ont jamais mangé tant de viande, tant de gâteaux, tant de choses innommables à la fois et exquises. On se croirait aux Vendredis-Saints d'avant la guerre. Comment voulez-vous avoir la paix ?

Voilà, soldats belges, les gens qui vous ont tenus des ans dans les tranchées. Voilà pour qui vous laisserez là-bas votre peau, une jambe, un œil, vos pommuns. On me parlait hier du régime de cent grammes de farine — le régime de Pétrograd ! Eh bien ! je blasphème — ne serait-il pas efficace, dite ?

Lorsque la guerre éclata, mon voisin — trente-deux ans, marié, pas d'enfant — alla se cacher dans un grenier et pria Dieu de toute son âme de faire finir la guerre, même au prix d'une annexion de la Belgique à l'Allemagne.

Les Allemands poursuivirent leur chemin. Mais on allait les « refouler » et lorsque les feuilles tombèrent et que le canon eut une grosse voix, mon voisin pria Dieu de faire finir la guerre, etc.

Il vécut dans les plus grandes tranches jusqu'à ce qu'il eut la certitude que les Allemands ne quitteraient pas le pays en fuyant. Mon gaillard se ressaisit. Il fit du commerce aujourd'hui, fume des pipes et prétend qu'on doit continuer la guerre pour écraser l'Allemagne.

Qu'en pensent les gens de Bruges, d'Ostende, de Courtrai, nos soldats, les meurt-de-faim, les prisonniers civils et militaires, les pères, mères, épouses de nos héros, le père et la mère de ce petit gosse de chez nous, tué par des grenades anglaises ?

Et nous n'oserions pas demander la paix, nous ? Allons donc ! Nous remettons à nos soldats lorsqu'ils reviendront la liste des jusqu'aboutistes belges : accapareurs, fonctionnaires, certains employés du Ravitaillement, déserteurs français, marchands de tabacs, manchots, restaurateurs, directeurs d'attractions de tous genres, riches, chômeurs qui n'avaient jamais travaillé avant la guerre, fermiers, épouses de militaires qui trompent leur mari...

Et nos soldats jugeront toute cette clique.

FIGULUS.

Chronique Carolorégienne

Les Vide-Poches.

Après les « bars » à la mode, il vient de s'ouvrir à Charleroi, un nouveau vide-poches qui s'intitule « Académie du billard, avec pari mutuel ». Et voici que déjà on annonce l'ouverture à bref délai — si ce n'est fait quand paraîtront ces lignes — de deux cercles privés.

On y rencontrera évidemment, dans ces... « vide-poches », tous ceux qui, à Charleroi et les environs, ont ramassé l'argent à la pelle, on y admirera également... l'élégance de toutes celles qui font si facilement... la planche, à toute heure du jour et de la nuit.

Charleroi, décidément est une grande ville ; sans en avoir tous les charmes, elle en a tous les vices.

Chronique Locale et Provinciale

Théâtre de Namur

Dimanche 28 juillet 1918, à 7 heures

WERTHER

Opéra comique en 3 actes de Massenet

avec les concours de :

M. DESCAMPS M^{lle} Marthe DARNAY M. CLOSSET

WERTHER CHARLOTTE ALBERT

Johann Schmidt MM. Houyoux

Klopstock Prévers

Le Bailli Riffard

Sophie Pirley

Late M^{mes} Bolland

Enfants et paysans suisses

Orchestre complet sous la direct. de M. F. Brumagne

Prix des places : Stalles, 1^{re} loges, 1^{re} loges, 6 fr. ; — Parquets, 2^{es} loges, 4 fr. 50 ; — 2^{es} loges de côté, 3 fr. 50 ; — Parterres, 3^{es} loges, 2 fr. 50 ; — Amphithéâtres, 1^{re} 2^e ; — Paradis, 0 fr. 75.

Location ouverte chez M. Casimir, 13, rue Emile Cuvellier. Les enfants paient place entière.

— « 00 » —

Bourse.

La ration de 90 grammes sera distribuée cette semaine, chez tous les affiliés de Namur, Jambris, St-Servais.

Un carnet de ménage et la carte de beurre sont obligatoires.

Pour la Fédération Nationale des Marchands et Producteurs de beurre :

— « 00 » —

Le Comité de Namur.

Ville de Namur. — Magasins Communaux

Pommes de terre

Une distribution de pommes de terre aura lieu comme suit dans les magasins communaux n^{os} 2 à 6.

<